

Jean-Luc Nancy

Universidade Marc Bloch
Estrasburgo, França**Palavras-chave:** Georges Bataille; escrita.**Resumo**

Texto originalmente publicado em *Poésie*, n° 47, 1988 e coligido em *Une pensée finie* (1990). Ele se situa no contexto dos trabalhos sobre a comunidade e Georges Bataille. Na primavera de 1983 saía o ensaio *La communauté désœuvrée* na revista *Alea* (n° 4), posteriormente (em 1986) incluído no volume homônimo com dois outros ensaios. Trata-se de escrever ali como aqui “em comunidade com Georges Bataille”. “Escrever” se escrevendo nesse caso a partir do lugar de uma exterioridade marcada pelo prefixo *ex-*, portanto *excrever*. Escrito, como “excrito” (*excrit*), a que se junta o sentido homófono de “ex-grito” (*cri*, em francês). Escrever, para Georges Bataille, ou ex-crever, implica em um equívoco essencial: escreve-se sempre o grito (e não “sobre” o grito), a vida, a “coisa em si”, o ser, ou seja, aquilo que por definição não se escreve, que prescinde e exclui qualquer possibilidade de escrever. Ex-crito, quer dizer, escrito fora, em uma exterioridade que, no entanto, não remete a um referente, por exemplo, a vida de Georges Bataille, mas a algo que se inscreve (ou ex-creve) sempre e apenas na ex-crita.

Mots-clés: Georges Bataille; écriture.**Keywords:** Georges Bataille; writing.**Résumé**

Texte publié originellement dans *Poésie*, n° 47, 1988, et inclus dans le recueil *Une pensée finie* (1990). Il se situe dans le contexte des travaux sur la communauté et Georges Bataille. Au printemps de 1983, sortait *La communauté désœuvrée*, dans la revue *Alea* (n° 4), par la suite (1986), repris dans le volume de même titre avec deux autres essais. Il s'agit ici comme là d'écrire “en communauté avec Georges Bataille”. “Écrire”, s'écrit dans ce cas, à partir d'une extériorité, marquée par le préfixe *ex-*, donc *ex-crire*; écrit, comme “*excrit*”, où se

Abstract

Text originally published in *Poésie*, n. 47, 1988, and included in *Une pensée finie* (1990). The text is located in the context of works on the community and Georges Bataille. In the Spring 1983, came out the essay *La communauté désœuvrée* (*The Inoperative Community*), in the magazine *Alea* (n. 4), later (in 1986) included in the homonymous volume, with two other essays. What is at stake in both instances is writing “in community with Georges Bataille”. “Writing” written in this case in an exterior locus marked by the prefix

joint l'homophonie de *ex-cri* (*cri*, de crier). Écrire, pour Georges Bataille, ou *ex-crite*, renvoie à une équivoque essentielle: on écrit toujours le cri (et pas "sur" le cri), la vie, "la chose même", l'être, c'est à dire, ce que par définition ne s'écrit pas, ce qui se passe et exclu une quelconque possibilité d'écrire. *Ex-crit*, veut dire, écrit dehors, dans une extériorité qui, pourtant, ne renvoie pas à un référent, par exemple, la vie de Georges Bataille, mais à quelque chose qui s'inscrit (ou excrit) toujours et seulement dans l'ex-criture.

ex-, therefore "ex-cription" (*excrire*). Writing, as "excription" (*excrit*), to which is added the homonophic meaning of "shouting" or "crying" (*cri*, to shout, in French). Writing for Georges Bataille, or "excribing" (*ex-crite*), points towards an essentially equivocal meaning: one always writes the cry and not "about" the cry, life, the "thing itself", Being, which means, that which by definition cannot be written, that which precludes and excludes any possibility of writing. *Ex-crit* ("excribed") however does not refer to a referent such as, for example, Georges Bataille's life, but to something which inscribes itself (or ex-cribes) always and only in the ex-cription.

D'une courte réflexion sur Bataille et son commentaire, je voudrais seulement introduire à un mot, «l'excrit». Pourquoi à partir de Bataille? A cause d'une communauté avec lui qui passe au-delà, et qui se passe de la discussion théorique (que je peux imaginer vive, sinon dure, avec ce qu'on pourrait appeler la religion tragique de Bataille). Cette communauté tient à ceci, que Bataille me communique immédiatement la peine et le plaisir qui tiennent à l'impossibilité de communiquer quoi que ce soit sans toucher à la limite où le sens tout entier se renverse hors de lui-même, comme une simple tache d'encre à travers un mot, à travers le mot «sens». Ce renversement du sens qui fait le sens, ou ce reversement du sens à l'obscurité de sa source d'écriture, je le dis l'excrit.

Il devient urgent de cesser de commenter Bataille (même si son commentaire explicite, publié, est encore assez mince). Nous devrions le savoir, Blanchot nous l'a dit à demi-mot, comme il lui convenait, refusant de commenter ce refus du commentaire.

(En un sens, il faut tout laisser, tout de suite, avec Blanchot, à «l'interruption du discours [...], une interruption froide, la rupture du cercle [...], le cœur cessant de battre, l'éternelle pulsion parlante s'arrêtant».* Du reste, il ne peut s'agir d'un «refus». Il n'y a eu et il n'y aura jamais rien de simplement répréhensible, ni de simplement faux, dans le fait de commenter ce qui, s'étant déjà avancé dans l'écriture, s'est déjà proposé au commentaire, et en vérité a déjà commencé de se commenter soi-même.

Mais telle est l'équivoque de Bataille: il s'est engagé dans le discours, et dans l'écriture, assez loin pour se soumettre à toute la nécessité du commentaire. Et donc, à sa servilité. Il a proposé une pensée assez avant pour que son *sérieux* lui retire la souveraineté divine, capricieuse, évanouissante, qui était pourtant son unique «objet». (Cette limite déchirante, désolante et joyeuse, allégée, cette délivrance de la pensée qui n'abdique pas – tout au contraire – mais qui n'a plus lieu d'être, ou qui n'a pas encore lieu d'être. Cette liberté d'avant toute pensée, et dont il ne peut jamais être question de faire un objet, ni un sujet.)

Mais lorsqu'il s'est dérobé à ce geste, à cette proposition et à cette position de penseur, de philosophe, d'écrivain (et il se dérobe sans cesse, n'achevant pas ses textes, et encore moins sa «somme» ou son «système» de pensée, n'achevant même pas ses phrases, à l'occasion, ou bien s'acharnant à retirer par une syntaxe désaxée, déjetée, ce que l'enchaînement d'un cours de pensée déposait comme une logique ou comme un *propos*) – lorsqu'il s'est dérobé, il a aussi dérobé l'accès à ce qu'il nous communiquait.

«Équivoque»: est-ce le mot? Peut-être, s'il s'agit de l'équivoque d'une comédie, d'un simulacre – qu'il ne faut pas hésiter à lui imputer *aussi*. Bataille toujours a *joué* l'impuissance d'achever, l'excès, tendu à rompre l'écriture, de ce qui fait l'écriture : c'est-à-dire, de ce que simultanément l'inscrit et l'excrit. Il l'a joué, puisqu'il a écrit sans cesse, écrivant partout, sans cesse, l'épuisement de son écriture. Ce jeu, cette comédie, il les a dits, il les a écrits. Il s'est écrit coupable de parler du verre d'alcool au lieu de le boire et de se soûler. Se soûlant de mots et de pages pour dire et pour noyer à la fois la culpabilité immense et vaine de ce jeu. Se sauvant aussi par là, si on veut, et toujours trop certain de trouver le salut dans le jeu lui-même. Ainsi, ne se déprenant pas d'une comédie trop visiblement chrétienne de confession et d'absolution, et de rechute dans le péché, et à nouveau d'abandon au pardon. (Le christianisme en

tant que comédie : la réparation de l'irréparable. Bataille lui-même a su combien le sacrifice était comédie. Mais il ne s'agit pas de lui opposer l'abîme d'un «pur irréparable». L'esprit de catastrophe qui nous domine, c'est une liberté plus haute, plus terrible peut-être, mais tout autrement, qui doit nous en défaire.)

Cette comédie est aussi la nôtre: un sacrifice de l'écriture, par l'écriture, que l'écriture rachète. Nul doute que certains en ont remis dans la comédie, au regard de ce que furent, malgré tout, la retenue et la sobriété de Bataille. Nul doute qu'on en a trop fait sur cet arrachement des ongles à lamain de l'écrivain, sur cette suffocation dans des souterrains de littérature et de philosophie. A moins qu'on ait à la hâte reconstitué des séquences de pensée, colmaté les brèches avec des idées. (Commentaire dans les deux cas.) Cela n'engage à aucune critique des commentaires de Bataille (et si cela devait être le cas, j'y serais impliqué). Il en est de puissants et d'importants, et sans lesquels nous ne pourrions même pas poser la question de son commentaire.

Mais enfin, Bataille écrit: «Je veux éveiller la plus grande méfiance contre moi. Je parle uniquement de choses vécues; je ne me borne pas à des démarches de la tête».*

* (VI, 261.)

Comment ne pas être atteint par cette méfiance? Comment poursuivre simplement la lecture, puis refermer le livre, ou comment annoter ses marges? Si je souligne seulement ce passage, et si je le cite, ainsi que je viens de le faire, déjà je le trahis, je le réduis à un «état d'intellection» (comme Bataille le dit ailleurs). Cependant, il s'était déjà réduit de lui-même à quelque chose où l'intellection, assurément, n'épuise pas tout, mais n'en surveille pas moins la scène. Ailleurs, encore, Bataille écrit que l'écriture est le «masque» d'un cri et d'un non- savoir. Que fait donc cette écriture qui écrit cela même? Comment ne masquerait-elle pas ce que, un instant, elle dévoile? Et comment ne masquerait-elle pas, en fin de compte, ce masque même qu'elle dit être, et qu'elle dit appliquer sur un «silence criant»? Le coup est imparable, la machinerie ou la machination du discours est implacable. Bien loin de surgir et de nous assourdir, le cri (ou le silence) a été dérobé dans sa nomination ou dans sa désignation, sous un masque d'autant moins repérable qu'on a prétendu le montrer, le nommer lui aussi, pour le dénoncer.

L'équivoque est donc inévitable, elle est insurmontable. Elle n'est pas autre chose que l'équivoque du sens lui-même. Le sens doit se signifier, mais ce qui fait le sens, ou le sens du sens, si on veut,

* (VI, 76.)

n'est pas autre chose en vérité que «cette liberté vide, cette transparence infinie de ce qui, enfin, n'a plus la charge d'avoir un sens».* Bataille n'a pas cessé de rejeter cette charge, il n'a écrit que pour s'en décharger – pour atteindre à la liberté, pour se laisser atteindre par elle –, mais écrivant, parlant, il ne pouvait que se mettre en charge à nouveau de quelque signification. «Se vouer par une position de principe à ce silence et philosopher, parler, est toujours trouble: le glissement sans lequel l'exercice ne serait pas est alors le mouvement même de la pensée».* L'équivoque, c'est de passer par la pensée pour dépouiller l'expérience de la pensée. C'est la philosophie, c'est la littérature. Et pourtant, l'expérience dépouillée n'est pas une stupidité – même s'il y a en elle de la stupeur.

* (XI, 286.)

Le moindre commentaire de Bataille l'engage dans une direction de sens, vers quelque chose d'univoque. Aussi Bataille lui-même, lorsqu'il voulut écrire *sur* la pensée avec laquelle il entrait le plus en communauté, il écrivit *Sur Nietzsche*, dans un mouvement essentiellement voué à ne pas commenter Nietzsche, à *ne pas* écrire *sur* lui. «Nietzsche écrit "avec son sang: qui le critique ou mieux l'éprouve ne le peut que saignant à son tour.» «*Qu'on n'en doute plus un instant*: on n'a pas entendu un mot de l'œuvre de Nietzsche avant d'avoir *vécu* cette dissolution éclatante dans la totalité».*

* (VI, 15, 22.)

Mais il en va de même pour tout commentaire, de quelque auteur, de quelque texte que ce soit. Dans un écrit, et aussi dans un écrit de commentaire (que tout écrit, à son tour, est plus ou moins), ce qui compte, ce qui pense (à la limite, s'il le faut, de la pensée) est ce qui ne se prête pas sans reste à l'univocité, ni d'ailleurs à une plurivocité, mais qui bronche sous la charge du sens, et la met en déséquilibre. Bataille ne cesse pas d'exposer cela. À côté de tous les thèmes qu'il traite, à travers toutes les questions qu'il débat, «Bataille» *n'est que* protestation contre la signification de son discours. Si on veut le lire, si la lecture se met d'emblée en rébellion contre ce commentaire qu'elle est, et contre la *compréhension* qu'elle doit être, il faut lire à chaque ligne le travail ou le jeu de l'écriture *contre* le sens.

Cela n'a rien à voir avec le non-sens, ni avec l'absurde, ni avec un ésotérisme mystique, philosophique ou poétique. C'est à même la phrase – paradoxalement –, à même les mots et la syntaxe, une façon, souvent gauche ou déjetée, dérobée en tout cas autant qu'il est possible à l'opération d'un «style» («au sens acoustico-décoratif du terme», comme dit Borges), de peser sur le sens même, donné

et reconnaissable, une façon de gêner ou d'oppresser la communication de ce sens, non pas d'abord à nous, mais à ce sens lui-même, à sa possibilité de signifier et de se signifier. Et la lecture doit rester à son tour pesante, gênée, et sans cesser de déchiffrer, pourtant toujours en deçà du déchiffrement. Cette lecture reste prise dans l'étrange matérialité de la langue, elle s'accorde à cette communication singulière qui ne se fait pas seulement par le sens, mais par la langue même, ou plutôt, qui n'est que communication de la langue à elle-même, sans dégagement de sens, dans un suspens du sens, fragile et répété. La vraie lecture avance sans savoir, elle ouvre toujours un livre comme une coupe injustifiable dans le *continuum* supposé du sens. Il faut qu'elle s'égaré sur cette brèche.

Cette lecture – qui est tout d'abord *la* lecture elle-même, toute lecture, inévitablement livrée au mouvement soudain, fulgurant ou glissant, d'une écriture qui la précède et qu'elle ne rejoindra qu'en la ré-inscrivant ailleurs et autrement, en l'ex-crivant hors d'elle-même – cette lecture ne commente pas encore (il s'agit du *début* de lecture, d'un *incipit* toujours recommencé), elle n'est ni en mesure ni en posture d'interpréter, de faire signifier. Elle est plutôt un abandon à cet abandon à la langue où l'écrivain s'est exposé. «Il n'y a pas pure et simple communication, ce qui est communiqué a un sens et une couleur...»* et *sens*, ici, veut dire mouvement, avancée). Elle ne sait pas où elle va, et n'a pas à le savoir. Aucune autre lecture n'est possible sans elle, et toute «lecture» (au sens de commentaire, exégèse, interprétation) doit y revenir.

* (II, 315.)

Mais ainsi, Bataille et son lecteur se sont déjà déplacés par rapport à l'équivoque. Il n'y a pas d'un côté l'équivoque du sens – de tous les sens possibles, l'équivoque des univocité multipliées par tous les «actes d'intellection» –, et de l'autre l'«équivoque» du sens qui se déleste de tout sens possible. Il s'agit en définitive de tout autre chose, et que Bataille savait: c'est peut-être même cela qu'avant toute autre chose il «savait», «*ne sachant rien*». Il ne s'agit pas de cette machinerie nécessaire et dérisoire du sens qui se propose en se dérochant, ou qui se masque en se signifiant. En rester là condamne l'écriture sans appel (à coup sûr, cette condamnation hantait Bataille), et condamne aussi bien au ridicule ou à l'insupportable la volonté d'affirmer une écriture dérobée à l'intellection et identique à la vie («j'ai toujours mis dans mes écrits toute ma vie et toute ma personne, j'ignore ce que peuvent être des problèmes

purement intellectuels).^{*} Car c'est toujours, encore, un discours plein de sens, et qui dérobe la «vie» *dont il parle*.

Ce qu'il y a d'autre, et sans le «savoir» de quoi Bataille n'aurait pas écrit, pas plus que n'écrirait quiconque, c'est ceci: en vérité, l'«équivoque» n'existe pas, ou elle n'existe qu'aussi longtemps que la pensée considère le sens. Mais il n'y a plus d'équivoque dès qu'il est clair (et cela est clair, forcément, avant toute considération du sens) que l'écriture *excrit* le sens tout autant qu'elle inscrit des significations. Elle excrit le sens, c'est-à-dire qu'elle montre que ce dont il s'agit, *la chose même*, la «vie» de Bataille ou le «cri», et pour finir l'existence de toute chose dont il «est question» dans le texte (y compris, c'est le plus singulier, l'existence de l'écriture elle-même) est hors du texte, a lieu hors de l'écriture.

Toutefois, ce «dehors» n'est pas celui d'un référent auquel renverrait la signification (ainsi, la vie «réelle» de Bataille, signifiée par les mots «ma vie»). Le référent ne se présente comme tel que par la signification. Mais ce «dehors» – tout entier *excrit dans* le texte – est l'infini retrait de sens par lequel chaque existence existe. Non pas la donnée brute, matérielle, concrète, réputée hors sens et que le sens représente, mais la «liberté vide» par laquelle l'existant vient à la présence – et à l'absence. Cette liberté n'est pas vide en ce qu'elle serait vaine. Sans doute, elle n'est pas ordonnée à un projet, à un sens ni à une œuvre. Mais elle passe par l'œuvre du sens pour exposer, pour offrir à nu l'inemployable, l'inexploitable, inintelligible et infondable *être* de l'être-au-monde. *Qu'il y a* – l'être, ou de l'être, ou encore des êtres, et singulièrement qu'il y a *nous*, notre communauté (d'écriture-lecture): voilà qui provoque à tous les sens possibles, voilà qui est le lieu même du sens, mais qui n'a pas de sens.

Écrire, et lire, c'est être exposé, s'exposer à ce non-avoir (à ce non-savoir), et ainsi à l'«excription». L'excrit est excrit dès le premier mot, non pas comme un «indicible», ou comme un «ininscriptible», mais au contraire comme cette ouverture en soi de l'écriture à elle-même, à sa propre inscription en tant que l'infinie décharge du sens – dans tous les sens qu'on peut donner à l'expression. Écrivant, lisant, j'excris la chose même – l'«existence», le «réel» – qui n'est qu'excite, et dont cet *être* fait seul l'enjeu de l'inscription. En inscrivant des significations, on excrit la présence de ce qui se retire de toute signification, l'être même (vie, passion, matière...). L'être de l'existence n'est pas imprésentable: il se présente excrit. Le cri

de Bataille n'est pas masqué ni étouffé: il se fait entendre *comme le cri qu'on n'entend pas*. Dans l'écriture, le réel ne se représente pas, il présente la violence et la retenue inouïes, la surprise et la liberté de l'être dans l'excription où l'écriture à chaque instant se décharge d'elle-même.

Mais «excrit» n'est pas un mot de la langue, et on ne peut pas non plus, comme je le fais ici, le fabriquer sans être écorché par son barbarisme. Le mot «excrit» n'excrit rien et n'écrit rien, il fait un geste gauche pour indiquer ce qui doit seulement s'écrire, à même la pensée toujours incertaine de la langue. «Reste la nudité du mot écrire», écrit Blanchot* qui compare cette nudité à celle de Mme. Edwarda.

* (BLANCHOT, M. *Après-coup*. Paris: Minit, 1983: 91.)

Reste la nudité de Bataille, reste son écriture nue, exposant la nudité de toute écriture. Équivoque et claire comme une peau, comme un plaisir, comme une peur. Mais la comparaison ne suffit pas. La nudité de l'écriture *est* la nudité de l'existence. L'écriture est nue parce qu'elle «excrit», l'existence est nue parce qu'elle est «excrite».

De l'une à l'autre passe la tension violente et légère de ce suspens du sens qui fait tout le «sens»: cette jouissance si absolue qu'elle n'accède à sa propre joie qu'en s'y perdant, en s'y renversant, et qu'elle se présente comme le cœur absent (l'absence qui bat comme un cœur) de la présence. C'est le cœur des choses qui est excrit.

En un sens, Bataille doit nous être présent de cette présence, qui écarte la signification, et qui serait, elle-même, la communication. Non pas une œuvre rassemblée, rendue communicable, interprétable (toujours, les Œuvres *complètes*, si précieuses et si nécessaires, provoquent une gêne: elles communiquent complet ce qui ne fut écrit que par morceaux et par chances), mais le piétinement fini d'une excription de la finitude. S'y décharge une jouissance infinie, une douleur, une volupté si réelles que les toucher (les lire excrites) nous convainc aussitôt du sens absolu de leur non-signification.

En un sens encore, c'est Bataille lui-même mort. C'est-à-dire, l'exaspération de chaque moment de lecture dans la certitude que l'homme exista, qui écrivit ce qu'on lit, et l'évidence confondante que le sens de son œuvre et le sens de sa vie sont la même nudité, le même dénuement de sens qui les écarte aussi bien l'un de l'autre – de tout l'écart d'une é(x)criture.

Bataille mort et ses livres offerts tels que son écriture les laisse: c'est la même chose, c'est le même interdit de commenter et de

comprendre (c'est le même *interdit de tuer*). C'est le coup d'arrêt implacable et joyeux qu'il faut donner à toute herméneutique, pour que l'écriture (et) l'existence, à nouveau, puissent s'exposer: dans la singularité, dans la réalité, dans la liberté de «la commune destinée des hommes».*

* (XI, 311.)

Parlant de la mort de Bataille, Blanchot écrit: «La lecture des livres doit nous ouvrir à la nécessité de cette disparition dans laquelle ils se retirent. Les livres eux-mêmes renvoient à une existence».*

* (BLANCHOT, M. *L'amitié*. Paris: Gallimard, 1973: 327.)

Jean-Luc Nancy é filósofo e professor emérito da Universidade Marc Bloch de Estrasburgo. É autor de obras importantes como *L'absolu littéraire: Théorie de la littérature du romantisme allemand* (1978), em coautoria com Philippe Lacoue-Labarthe, *Le partage des voix* (1982), *La Communauté désœuvrée* (1983), *Corpus* (1992), *Le sens du monde* (1993), *Être singulier pluriel* (1996), *La création du monde ou la mondialisation* (2002), *La décloison* (2005), *Tombe de sommeil* (2007), entre outros. Mais recentemente, publicou *Maurice Blanchot, passion politique* (2011), *Dans quels mondes vivons-nous* (com Aurélien Barrau, 2011) e *L'Équivalence des catastrophes* (2012). E-mail: <jean-luc.nancy@orange.fr>.

Recebido em
05/06/2013

Aprovado em
12/06/2013